

1. Extrait de *Trahir et venger* de Laélia Véron et Karine Abiven, 2024

Les récits de transfuges de classe sont donc plutôt des récits d'une mobilité présentée comme ascendante. Ils cherchent à inventer un récit de soi qui soit aussi un récit social, en mêlant au parcours individuel la peinture de mondes sociaux différents et souvent en tension : le monde social d'origine, qui est celui des classes populaires ou de personnes dominées, et le monde social d'arrivée, celui de la bourgeoisie intellectuelle ou des personnes dominantes. Ces récits se caractérisent par plusieurs traits communs : une narration souvent faite à la première personne (avec une focalisation interne), la représentation d'affects (comme la honte, la peur du ridicule, la colère, les sentiments d'injustice et d'illégitimité mêlés à ceux de trahison et de culpabilité), la mise en scène du clivage entre deux mondes sociaux, notamment à travers les différences culturelles (dans le rapport à l'école, au livre en particulier) et l'ambivalence linguistique (entre la langue du milieu d'origine et la langue normée de l'école et de la bourgeoisie culturelle), l'évocation des « ignorances sociales⁴ » pour reprendre l'expression d'Annie Ernaux, des amitiés et des amours structurées par la différence d'*habitus* (c'est-à-dire les dispositions de l'individu structurées par ses socialisations : ses comportements, style de vie, goûts, habillements, manière de parler et de se mouvoir, etc.). Plus généralement, on peut dire que le récit de

transfuge inscrit le récit de soi dans la peinture des interactions sociales à l'aune de la violence symbolique, dans une perspective inspirée par la sociologie de Pierre Bourdieu. Un air de famille se dégage enfin de la matérialité même de ces récits quand ils sont publiés en livre : presque toujours, une photo de l'enfant transfuge ou d'un de ses parents est commentée dans l'ouvrage ou choisie pour orner sa couverture.

La multiplication de ce type de récit s'accompagne de la diffusion d'un certain vocabulaire, dont la manifestation la plus explicite est l'expression « transfuge de classe ». Cette locution ne cesse de voir s'étendre ses emplois : en 2015, elle apparaît deux fois dans l'ensemble des principaux journaux francophones (155 titres de presse interrogés avec l'outil Europresse). En 2022, l'expression apparaît environ 300 fois et presque autant en 2023, si on y ajoute les 75 occurrences de « transclasse » (un terme inventé par la philosophe Chantal Jaquet pour objectiver la catégorie, comme nous le rappellerons plus bas). Or l'expression « transfuge de classe » a ceci d'original qu'elle est à la fois un concept théorique sociologique (qui répond à des critères scientifiques) et un mot qui renvoie à un récit, souvent écrit ou dit à la première personne (qui est donc lié à une subjectivité). C'est probablement l'appropriation du concept par des récits de soi (littéraires, médiatiques ou simples témoignages) qui a permis la forte circulation du terme, mais aussi l'équivocité de ses emplois, qui le vide parfois de sa substance.

2. Extrait de *Combats et métamorphoses d'une femme* d'Edouard Louis, 2021

La plupart des gens qui racontent la trajectoire d'un passage d'une classe sociale à une autre racontent la violence qu'ils ont ressentie - par inadaptation, par méconnaissance des codes du monde dans lequel ils entraient. Je me souviens surtout de la violence que j'infligeais. Je voulais utiliser ma nouvelle vie comme une vengeance contre mon enfance, contre toutes les fois où vous m'aviez fait comprendre, mon père et toi, que je n'étais pas le fils que vous auriez voulu avoir.

Je devenais un transfuge de classe par vengeance, et cette violence s'ajoutait à toutes celles que tu avais déjà vécues.

3. Extrait de *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Edouard Louis, 2014

Révolte du corps

Aveuglé par cette impression de m'être arraché à un mal qui jusque-là m'avait semblé incurable, j'oubliai quelque temps la résistance du corps. Je n'avais pas envisagé qu'il ne suffisait pas de vouloir changer, de mentir sur soi, pour que le mensonge devienne vérité. Je me trouvais dans la cour du collège avec Laura quand Dimitri s'est approché. Il faisait partie des durs, auréolé d'un prestige inégalé grâce à son comportement : l'insolence, les mauvaises notes et tout le reste. C'est à Laura qu'il s'est directement adressé, faisant mine de ne pas me voir **Pourquoi tu sors avec Eddy, que tu sors avec alors que c'est une pédale. Tout le monde le dit, t'es la meuf d'une pédale.** Un sourire a dévoré le visage de Laura, pas un sourire pour dissimuler la honte, je le voyais, mais bien un sourire de connivence pour signifier qu'elle n'était pas en désaccord avec lui, elle savait tout ça, d'autres le lui avaient dit. J'ai baissé la tête avec, un instant, l'envie de m'excuser auprès d'elle. Lui dire que j'étais désolé de lui faire partager mon fardeau. Ce sont des moments comme celui-là qui m'ont révélé le piège dans lequel j'étais, l'impossibilité de changer à l'intérieur du monde de mes parents, du collège.

L'ultime trahison de mon corps eut lieu une nuit où je me rendais en discothèque avec quelques copains. Ils étaient plus vieux que moi et avaient le permis de conduire, ils disaient **On va aller en boîte trouver de la meuf, choper de la sarcelle à talon.** Ils passaient tous le permis de conduire dès la majorité atteinte, pensant qu'il les libérerait de l'espace confiné du village, qu'ils pourraient ainsi faire des voyages (qu'ils n'ont jamais faits), des sorties (jamais plus loin que les discothèques aux alentours ou la mer à quelques kilomètres). Souvent ils travaillaient un été entier à l'usine – quand ils n'y étaient pas déjà embauchés – pour pouvoir s'offrir le précieux petit papier rose. Ils ne voyaient pas que ce permis de conduire faisait partie, au contraire, avec d'autres choses, des facteurs qui les maintenaient ici. Qu'ils passeraient simplement désormais les soirées à boire non plus dans l'arrêt de bus mais dans leur voiture – au chaud, la musique du poste de radio. J'avais refusé de le passer, refusé d'aller travailler un mois à l'usine dans laquelle je m'étais finalement promis de ne jamais mettre les pieds. À dix-huit ans je serai de toute façon déjà loin d'eux.